

Quand le Nicaragua était une grande école

Rencontre avec le Père Cardenal s.j.

... Jacques Berset, Fribourg
Journaliste, agence « APIC »

Au cœur du développement, il y a l'alphabétisation. Fort de cette conviction, le régime sandiniste nicaraguayen s'était lancé, il y a 25 ans, dans une vaste campagne nationale d'éducation. A sa tête, Fernando Cardenal s.j. qui raconte cette épopée. Beau souvenir d'un temps révolu ? Le Père jésuite ne veut pas perdre espoir.

« Il y a un quart de siècle, au moment de la campagne d'alphabétisation, le Nicaragua sandiniste était en état d'éducation », lance le Père Fernando Cardenal,¹ jésuite nicaraguayen. Et de relever que le pays tout entier, devenu une grande école, voulait alors en finir avec le problème social de l'analphabétisme, hérité de la dictature de Somoza.

Quand il parle de ce printemps de 1980, au temps où il était à la tête de la Croisade nationale d'alphabétisation (CNA), le Père Cardenal devient lyrique. En mobilisant quelque 60 000 jeunes, la grande geste épique de la CNA permit, en l'espace de quelques mois, d'alphabétiser 400 000 personnes et de faire descendre le taux d'analphabétisme au Nicaragua de 51 % à 13 %.

Le visage buriné de l'ancien ministre de l'Éducation du Nicaragua s'assombrit cependant : il brandit *La Prensa*, qui avance en première page le chiffre d'un million d'enfants qui ne vont pas à l'école dans le Nicaragua d'aujourd'hui... *Un million fuera de aulas.* « Plus d'un million d'enfants et de jeunes pourront voir seulement de loin le bleu et blanc de l'uniforme scolaire. »,² écrit début 2006 le

quotidien conservateur, soutien du gouvernement libéral du président Enrique Bolanos.

Aujourd'hui, avec un taux d'analphabétisme proche de 40 %, le Nicaragua libéral, qui plie sous les fourches caudines du Fonds monétaire international (FMI), accumule les retards dans le domaine de l'éducation. Nombre d'enfants ne fréquentent plus l'école car, contrai-

- 1 • Le Père Fernando Cardenal, sous la pression des évêques nicaraguayens, puis du Vatican, fut suspendu de ses fonctions sacerdotales en 1984. Il le fut également de la Compagnie de Jésus pour avoir refusé de renoncer à ses fonctions ministérielles dans le gouvernement sandiniste à un moment où le Nicaragua était soumis aux attaques incessantes de la Contra, les groupes terroristes soutenus par les États-Unis. Souhaitant être réintégré au sein des jésuites, sa « famille », il confirma ses vœux religieux après un an de noviciat parmi les populations pauvres du Salvador. Il vit au sein de la communauté jésuite de Managua et dirige le mouvement d'éducation populaire Fe y Alegria (Foi et joie).
- 2 • Selon José Antonio Zepeda, secrétaire général de l'Association nationale des éducateurs du Nicaragua (ANDEN), aux 825 000 élèves qui ont été exclus de l'école l'an dernier, il faut ajouter les 200 000 qui ont quitté les classes durant l'année et les quelque 50 000 enfants qui n'ont pas pu y entrer cette année, faute de classes disponibles.

rement à ce que dit la Constitution nicaraguayenne et le Code de l'enfance et de l'adolescence, la gratuité de l'école publique n'est plus de mise au Nicaragua : les parents doivent payer une contribution « volontaire », qui sont des paiements obligatoires déguisés. Or les familles pauvres - au Nicaragua, plus de la moitié de la population vit avec moins de deux dollars de revenu quotidien - ne sont pas en mesure de payer les cahiers, les livres, les souliers et l'uniforme réglementaire.

Condition du développement

« La Banque mondiale nous dit qu'il n'y a pas de pays qui arrive au développement économique s'il n'investit pas sérieusement dans l'éducation », avertit le Père Cardenal. Ainsi, lorsque l'on passe la frontière entre le Costa Rica et le Nicaragua, on se rend tout de suite compte que l'on arrive dans un autre pays. Pourquoi ? « La réponse est simple, explique l'ancien ministre nicaraguayen de l'Éducation : au Costa Rica, on investit clairement dans l'éducation depuis la fin du XIX^e siècle, tandis qu'au Nicaragua, même si nous sommes au XXI^e siècle, on ne fait pas cet effort. »³

Certes, du temps de la dictature de Somoza, ce n'est pas l'argent qui manquait pour l'éducation - les prix du café, du coton, de l'or atteignaient alors des sommets - mais il n'y a jamais eu de volonté politique. Selon l'UNESCO, le taux de scolarisation au Nicaragua était de 45 % en 1976, soit l'un des plus bas

d'Amérique latine, la situation étant plus défavorable seulement au Honduras, au Guatemala et en Haïti.

« A l'époque, le Nicaragua connaissait une croissance économique très forte. Le pays ne subissait ni guerre civile ni embargo imposés de l'extérieur, comme plus tard du temps des sandinistes. Il y avait au contraire un appui économique de la part des États-Unis... Et pourtant, seulement 1 % des écoles de la campagne - là où il y en avait ! - offrait un cursus scolaire complet jusqu'à la sixième primaire ! » La situation de l'école était donc un véritable désastre sous Somoza, alors que paradoxalement le pays connaissait une croissance économique. Le phénomène s'inversa sous le régime sandiniste. En été 1979, quinze jours après l'arrivée au pouvoir de la Révolution sandiniste, le Père Cardenal reçut un « ordre » : « Tout le pays doit être alphabétisé. » Il faut rappeler, note Fernando Cardenal, que la guerre contre la dictature avait fait de nombreuses victimes et laissé de nombreuses destructions ; de plus, Anastasio Somoza s'était enfui du pays en prenant tout l'argent disponible.

Le Père Cardenal présente « La Prensa »



3 • L'Assemblée nationale a approuvé seulement 600 nouveaux postes d'enseignants pour l'année en cours, alors qu'il en manque près de 30 000, a déclaré à l'APIC un député du parti libéral au pouvoir.

« Le nouveau gouvernement n'avait pas d'argent, mais il s'était engagé envers le peuple. Les révolutionnaires avaient promis aux paysans, qui avaient toujours été mis de côté, qu'en cas de victoire, ils viendraient dans la montagne leur apprendre à lire et à écrire », témoigne le jésuite aux cheveux blancs.

Une nouvelle école tous les trois jours

C'est alors que le gouvernement a décidé d'y envoyer les jeunes pour mener la campagne d'alphabétisation. « On m'a dit de tout organiser. C'était l'époque où l'on construisait deux salles de classe par jour, une école primaire de six degrés tous les trois jours ! »

Le gouvernement décrète que tous les enfants doivent au moins terminer la quatrième primaire et il initie le programme bilingue et biculturel pour les populations indigènes de la Côte Atlantique. Noirs créoles de langue anglaise, Indiens Miskitos, Sumos et Ramas ne pouvaient, auparavant, fréquenter que les écoles en langue espagnole, une langue qu'ils ne comprenaient pas... Ce programme, respectueux de leur culture et bilingue jusqu'à la quatrième primaire, était un vrai luxe pour un pays si pauvre, relève Fernando Cardenal.

Pour éviter la compétition avec les écoles des quartiers riches et empêcher toute discrimination, le gouvernement imposa le port d'un uniforme unique. « Aucun enfant ne devait jamais plus être humilié à cause de son uniforme. Tous égaux ! Cela paraît peu de chose, mais c'était immense pour les pauvres... »

Il fallait pour appliquer ce programme, rappelle le Père Cardenal, au moins 60000 jeunes alphabétiseurs volontaires, prêts à aller vivre dans la montagne, auprès des paysans, dans des condi-

tions souvent précaires. Or les *contras* - les contre-révolutionnaires - avaient menacé de tuer ceux qui allaient enseigner à lire et à écrire dans la montagne « et de leur arracher les yeux avec leurs crayons ! ».⁴

Malgré les difficultés de la tâche et ces menaces, 60000 jeunes se déclarèrent prêts à vivre cinq mois dans la montagne, dans les maisons très pauvres des paysans, lance-t-il admiratif. Chaque groupe de 30 jeunes *brigadistes* - une *escuadra* - était accompagné d'un maître d'école qui les appuyait. « On a fait tout cela sans argent, mais avec un grand cœur, de la solidarité ! » Cette campagne volontariste a notamment bénéficié de l'appui du célèbre pédagogue brésilien Paulo Freire, qui travaillait à l'époque au Conseil œcuménique des Eglises, à Genève, et elle a été récompensée par l'UNESCO du prix Nadeshda Krupskaya.

Débâcle...

Très rapidement cependant, face à la guerre des années 80, la devise de la campagne d'alphabétisation, *Transformer l'obscurité en clarté*, a été remplacée par le slogan, *Tout pour les fronts de guerre*. Les pauvres ressources du pays allaient s'épuiser et provoquer l'effondrement économique, puis l'arrivée au pouvoir des forces néolibérales. Aujourd'hui, plus de quinze ans après la défaite électorale du sandinisme, les idéaux de solidarité envers les plus pauvres et les plus nécessiteux ont été remplacés par le culte exacerbé de l'individu. Jamais la richesse n'a été aussi mal redistribuée au Nicaragua.

4 • Une soixantaine de jeunes allait mourir durant cette croisade nationale, neuf d'entre eux exécutés par les bandes armées de la Contra, soutenues par le président Reagan.

Les pauvres à Managua, qui grappillent dans les décharges d'Acahualinca survolées par les urubus, les vautours noirs, ou qui se regroupent en bandes près des feux de signalisation pour y vendre ce qu'ils peuvent, n'ont jamais été aussi nombreux. La population (70 % des Nicaraguayens ont moins de 30 ans) a en partie perdu le souvenir des conquêtes de la révolution sandiniste dans le domaine de l'éducation ou de la santé. Dans les hôpitaux publics, en grève depuis novembre dernier, les carences sont telles que les parents des patients doivent apporter le plasma et jusqu'au fil de suture pour la chirurgie, quand on trouve encore des médecins qui veulent opérer... De la réforme agraire, qui voulait redistribuer la terre aux paysans qui la cultivaient, il ne reste plus grand-chose : des anciens gros propriétaires - parfois même des sandinistes reconvertis en nouveaux riches - ont racheté ces terres, alors que les dépossédés, une nouvelle fois, s'entassent dans les bidonvilles.

... et espérance

Cependant le Père Cardenal, même s'il exprime sa frustration face à ce qui est advenu de la Révolution sandiniste - la corruption d'une partie des dirigeants du Front sandiniste (FSLN), incarnée par Daniel Ortega « qui a complètement trahi les idéaux de la Révolution » - veut croire encore à une issue finale positive. « La véritable espérance se fatigue parfois, mais ne meurt jamais », lance-t-il en reprenant une expression de son ami Paolo Freire. Pour lui, à l'évidence, tout n'a pas été perdu, la jeunesse a encore la capacité de faire l'histoire. « Quand je me promène dans la rue, quand je vais acheter un médicament à la pharmacie ou du carburant à la sta-

tion d'essence, je rencontre des gens qui me disent : "Moi, j'ai participé à la Croisade nationale d'alphabétisation, ma vie a complètement changé depuis." Cette expérience, qui date d'un quart de siècle, continue d'exister, même si c'est de manière discrète, dans tous les secteurs de la population. Je sais que la jeunesse va agir, même si je ne sais pas quand. »

J. B.

société

The Metropolitan Museum of Art
New York

Chefs-d'œuvre de la peinture européenne



Fondation Pierre Gianadda
Martigny Suisse

23 juin - 12 novembre 2006
Tous les jours de 9 h à 19 h